

Entretien avec Louise Carré

Michel Coulombe

Volume 5, numéro 4, mai-juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Coulombe, M. (1986). Entretien avec Louise Carré. *Ciné-Bulles*, 5(4), 4-9.

Michel Coulombe

« Il faudrait toujours être des superfemmes pour arriver à quelque chose. »

■ Si elle vient tout juste de mettre la dernière main à son deuxième film, **Qui a tiré sur nos**

histoires d'amour ?, l'histoire d'une cinéaste quinquagénaire en transit qui gagne sa vie à la radio soreloise, Louise Carré n'en est pas à ses premières armes dans l'industrie cinématographique. Après avoir été, des années, administratrice à l'Office national du film, elle tourne un premier long métrage de fiction, **Ça peut pas être l'hiver, on n'a même pas eu d'été**, lancé en 1980. Par la suite, en attendant de pouvoir reprendre le chemin de la réalisation, elle se consacre à la production, dirige la Maison des quatre, organise les Rendez-vous du cinéma québécois et peaufine des scénarios au gré des recommandations des lecteurs qui aiment ceci, n'aiment pas cela. Pourtant, les obstacles ne la démontent pas. Du moins, jamais très longtemps. De fait, on n'arrive pas à la prendre au sérieux quand elle menace, et cela lui arrive de temps à autre, de tout abandonner. Alors, elle continue d'imaginer des personnages et des histoires qui, comme elle, bousculent le quotidien, libèrent l'émotion. Toujours avec cette passion qui la rend unique. La passion, sa plus grande richesse et, aussi, son talon d'Achille...

Filmographie de Louise Carré

- 1980 : **Ça peut pas être l'hiver, on n'a même pas eu d'été**
- 1986 : **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?**



Louise Carré (Photo : Martine Provost)

Ciné-Bulles : D'où vient ce titre, **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?**

Louise Carré : De ma blessure faisant suite à l'impossibilité de tourner **Le tricycle**. Après **Ça peut pas être l'hiver, on n'a même pas eu d'été**, je me suis fait massacrer par le milieu intellectuel cinématographique. Je me suis sentie vraiment rejetée à tout jamais. **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?** vient de là et implique toute une série de facettes de l'amour. C'est l'histoire d'une femme, un été, de son amant, de sa fille.

J'aurais beaucoup aimé tourner **Le tricycle**. Le film racontait une relation entre une fille d'à peine 19 ans et une femme mariée d'un certain âge. Je n'ai pas complètement abandonné ce projet mais je n'ai pas le goût de le refaire tout de suite.

Ciné-Bulles : Dans ton premier film, une femme devenait autonome à 57 ans, à la mort de son mari. Dans **Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?**, l'autonomie semble acquise mais cela ne semble pas plus facile.

Louise Carré : C'est un peu aussi l'enfer. Il y a une partie autobiographique dans ce film. Mais j'ai brouillé les pistes. Ce n'est pas nécessairement le personnage de Madeline, la mère, qui me ressemble, mais parfois davantage celui de Renée, sa fille. D'une certaine manière, Madeline est la femme que j'aurais aimé être. Il m'arrivait, au tournage, de rester un peu surprise de ce que j'avais fait, car ce film a été écrit avec beaucoup d'angoisse. Il fallait tourner.

Ciné-Bulles : Si tu brouilles certaines pistes, tu multiplies aussi les transpositions. Elle a divorcé, tourne difficilement des films, vit à Sorel-Tracy.

Louise Carré : Je n'ai pas voulu changer cela. Ma vie vaut bien celle des autres. J'aime beaucoup les films où on ressent l'auteur, celui de Marilù Mallet, **Journal inachevé**, par exemple. Cela ne me gêne pas. Quand les auteurs racontent des choses à l'extérieur d'eux, cela me touche beaucoup moins.

Ciné-Bulles : On a aussi refusé **Le tricycle** à Madeline. N'avais-tu pas le goût qu'elle, elle réussisse à faire ce film avorté et que ce soit un succès ?

Louise Carré : Le film dont elle écrit le scénario, c'est celui que je fais dans le moment.

Ciné-Bulles : Louise Carré, il y a trois ans. Après la blessure.

Louise Carré : Oui.

Ciné-Bulles : Le choix de la comédienne a été délicat ?

Louise Carré : C'est un moment difficile parce qu'on confie son film à quelqu'un d'autre avec la certitude que cela va devenir

autre chose. Je pensais à Gena Rowlands parce que j'aime beaucoup les femmes en chair, très naturelles, avec des défauts physiques, imparfaites. J'aimerais faire de la fiction et que cela ressemble à du documentaire, un peu comme Agnès Varda. La plus belle image dans le film pour moi c'est celle des quatre filles près de la clôture, décoiffées, qui rient. Ce genre d'image est difficile à obtenir avec le directeur photo qui veut de belles images, les comédiens qui veulent être beaux, bien coiffés, qui veulent...

J'ai d'abord regardé du côté des comédiennes plus jeunes que moi : Paule Baillargeon, Angèle Coutu, Marthe Turgeon. Puis, j'ai vu Monique dans une réception. Un soleil. Je n'aurais pas osé lui demander, mais en la voyant, je me suis dit qu'elle pourrait très bien être Madeline, la mère de Renée. Après l'avoir connue, j'en suis venue à la conclusion que Monique avait connu une vie semblable à celle de Madeline. Qu'elle pouvait comprendre cette espèce de vouloir et ne pas se rendre. Le personnage lui allait bien et elle a aimé le scénario. L'ensemble me ressemble, mais le rôle de Madeline, c'est vraiment Monique.

Ciné-Bulles : Plus elle que toi ?

Louise Carré : Oui.

Ciné-Bulles : Pourquoi ne tournes-tu pas de documentaires ?

Louise Carré : Je trouve le documentaire plus difficile que la fiction. La fiction est là, je l'ai rêvée, pensée. Elle est balisée et je ne risque pas de m'en aller ailleurs. Tandis que le documentaire... Partir sur un sujet qui va durer une heure et demie en me disant peut-être que cela va arriver, peut-être que cela n'arrivera pas, je trouve cela extrêmement risqué.

Ciné-Bulles : Tu as mis six ans à tourner un deuxième film. Qu'est-ce qui t'incite à persévérer ?

Louise Carré : Je suis dans une grande roue. Je ne fais pas fortune, mais il y a des moments de création qui sont bons et, quand ils passent, je les prends. Je ne les donne à personne et je ne me sens pas coupable parce qu'il y a trop de moments difficiles. J'ai appris à vivre avec l'angoisse, le stress. Je sais que je ne peux pas plaire à tout le monde. Il faut être honnête avec soi-même d'abord et, après, si cela fonctionne... S'il n'y avait pas un chat qui voulait voir ce que je fais, je plierais bagages...

Ciné-Bulles : Tu disais que tu n'aurais jamais osé aborder Monique Mercure. Je t'imaginai plus fonçeuse.

Louise Carré : J'ai un grand respect pour les gens qui ont du métier. Pour moi, Monique c'est **J. A. Martin, photographe, La quarantaine**. Finalement, j'ai réalisé qu'au cinéma elle a eu beaucoup de petits rôles. J'ai hésité, puis j'ai osé. Je suis certaine qu'elle aussi se sent plus en sécurité avec Jean Beaudin. C'est normal.

Ciné-Bulles : Parce que tu es une jeune cinéaste ?

Louise Carré : Oui, puis je travaille différemment. Même quand j'aurai fait 20 films, je ne serai pas Jean Beaudin. Je parle peu sur un plateau. Quand les gens se sentent un peu mal à l'aise et qu'ils voudraient être dirigés, ils me donnent leurs plus beaux moments parce qu'ils sont un peu gauches et se demandent ce qu'ils devraient faire. De là viennent les surprises.

Ciné-Bulles : D'un côté, une mère militante, de l'autre une fille qui ne l'est pas du tout.



August Schellenberg et Monique Mercure

« Moi je dis qu'un débat national devrait être fait, avec Commission royale et tout le bataclan sur la condition des mères de famille. C'est sûrement aussi important, et peut-être plus, que le débat sur le rapatriement de la constitution... »

(Louise Carré, **Le Soleil**, 25 octobre 1980)



La mère embrasse une cause et se fait avoir. Elle réclame l'indépendance et devient amoureuse d'un ingénieur. Sa fille rêve du grand amour et on la laisse tomber. Chacune est piégée par sa propre grille.

Louise Carré : Depuis un bout de temps, on a vu beaucoup de femmes extraordinaires dans le cinéma féminin. Des espèces d'héroïnes, bonnes, gentilles, généreuses. C'est de la foutaise.

Ciné-Bulles : *Tes personnages féminins sont roulés par des hommes...*

Louise Carré : ...mais elles tombent en amour. C'est le message. On vous aime bien quand même... Les femmes de ma génération se mariaient et rêvaient de faire de la chaise berçante plus tard, de tenir leur mari par la main en volant dans le champ de marguerites... Je n'ai pas vu de femmes comme cela. Celles que j'ai rencontrées avaient hâte d'enterrer leur mari ! Certains disent que je suis dure pour les hommes dans le film. Je crois que je suis dure pour les femmes. La dernière phrase du film revient à Renée qui souhaite à Fabien, l'amant de sa mère, d'aimer le cinéma. Notre travail est devenu notre premier amour... C'est pour cela aussi le titre.

Ciné-Bulles : *Tu as de nouveau tourné à Sorel-Tracy. Pour être plus près des gens ?*

Louise Carré : J'aime le Québec et je veux le montrer. Après **Le tricyle**, qui devait se tourner dans le Nord, en hiver, j'avais envie de m'entourer de gens qui m'aimeraient. J'avais besoin de chaleur. Chez nous, le boucher me parle. D'ailleurs, il était découragé de me demander encore après cinq ans si j'allais faire mon film. J'ai mis cela dans le personnage de Luce Guilbault, cette admiration que les gens ont pour nous, les gens de la communication. Je voudrais que les gens de la communication le réalisent.

*« Quand j'ai quitté l'O.N.F., je voulais écrire un bouquin de nouvelles même si je trouvais ça très osé parce que je n'ai pas de formation classique. Mais je voulais écrire à ma façon. »
(Louise Carré, **La Presse**, 27 septembre 1980)*

Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?

Ces gens-là comptent sur nous pour les représenter.

Ciné-Bulles : Renée aussi admire sa mère cinéaste.

Louise Carré : Elle regarde beaucoup sa mère. Il y a une espèce de retenue chez Renée : sa mère prend tellement de place. Je remarque cela chez mes enfants qui me trouvent extraordinaire et veulent faire comme moi. Ma fille écrit même son mémoire à l'étage où j'écris mes scénarios. On dirait que si elle se met dans ma situation, cela va aller mieux. Je ne parviens pas à les aider parce que moi aussi je ne fais que commencer à lever de terre. Leur admiration pèse lourd. Nous menons des vies de fous et les pères

Monique Mercure et Guylaine Normandin,
Qui a tiré sur nos histoires d'amour ?



sont pareils, débordés. Alors, je me demande parfois qui va parler à cette jeunesse qui se suicide ?

Ciné-Bulles : Tu te sens responsable de cela aussi ?

Louise Carré : Oui, beaucoup.

Ciné-Bulles : Responsable donc de l'image des gens que tu fais vivre dans tes films ?

Louise Carré : Si je montre quelque chose de positif, je risque d'amener les gens vers le positif. Si je traîne le monde dans le désespoir, je risque fort qu'ils se suicident en sortant ! J'aimerais trouver un moyen de critiquer davantage notre confort.

Ciné-Bulles : Le confort, sans l'indifférence...

Louise Carré : Le confort me dérange. Je trouve que les jeunes s'y installent assez facilement. Quand ils ne peuvent pas l'avoir, c'est comme s'il n'y avait plus rien. Dans les prochains films, j'aimerais apporter cette critique.

Ciné-Bulles : Tes deux films se terminent sur une femme qui prend l'avion. La solution vient du départ, de l'envol, d'une rupture avec un milieu.

Louise Carré : J'adore les aéroports. Cela me fascine de voir les gens partir. Il faut au moins essayer quelque chose, au risque de tomber. Madeline tombe du trapèze et recommence. C'est un peu aussi la grande conclusion du film. Mais, dans le fond, il n'y a pas de grande conclusion. Madeline dit : « Si j'avais appris à cuisiner, je pourrais te donner des recettes. » Aujourd'hui, il ne nous reste plus de recettes et c'est dur pour la jeunesse.

Ciné-Bulles : Comment perçois-tu le travail du producteur au Québec ?

Louise Carré : Nous avons besoin d'une grande sympathie et ne l'avons pas tellement. Tout ce que nous faisons est refait par les institutions. C'est le travail le plus ingrat. Par contre, la partie artistique est très agréable. Mais toute cette paperasse qu'il faut remplir avec des feuilles de toutes les couleurs parce qu'il en faut pour tout le monde... Nous avons une responsabilité envers nos comédiens, envers nos techniciens. Il a été question à un certain moment d'aller à Toronto faire du bruitage et j'ai dit non, pas question. Si nous ne sommes pas capables de le faire, nous allons apprendre et la prochaine fois ce sera parfait.

Si j'étais un homme de 50 ans dans ma situation, j'aurais des courtiers plus facilement. Dans le moment, je ne peux pas me permettre de devenir bedonnante et atroce. Je regarde les producteurs qui ont accès à toutes sortes d'affaires et je me dis que si je leur ressemblais, je n'avancerais pas de deux pas ! Le jugement qu'on reçoit des hommes est lourd à porter. Il faudrait toujours être des superfemmes pour arriver à quelque chose. C'est essoufflant.

Ciné-Bulles : S'il ne s'agissait pas de son orientation première, la Maison des quatre s'associe maintenant de façon particulière avec des réalisatrices, Brigitte Sauriol, Mireille Dansereau, Iolande Rossignol.

Louise Carré : J'ai aussi des gars dans mon tiroir ! J'en ai trois avec qui j'espère travailler. Mais si je peux travailler avec une fille, je suis plus ouverte, plus attentive parce que je sais que les gars peuvent frapper à beaucoup d'autres portes. J'ai offert Jean Desprez à Iolande Rossignol après son film sur Laure Gaudreau. J'avais les droits du **Sourd dans**

la ville et j'ai proposé le film à Mireille Dansereau parce que j'estimais qu'après **La vie rêvée**, un film très audacieux, son potentiel avait été absolument détruit. J'espère qu'elle va retrouver ses moyens avec **Le sourd dans la ville**.

Ciné-Bulles : Maintenant, as-tu le goût de faire du trapèze ?

Louise Carré : J'aimerais cela. Cela revient à l'idée de l'aéroport, à cette sensation qu'on a de voler, d'être dans les airs.

Ciné-Bulles : Et tu aurais peur de tomber ?

Louise Carré : Probablement, mais j'oserais. ■

